

*Elle avait eu maintes fois l'occasion d'être appelée pour des soins urgents au 32, avenue du manoir, 5ème étage, porte gauche.*

*Mais ce matin-là, fatiguée par une nuit d'insomnie, elle s'arrêta au 4ème étage, et frappa porte gauche.*

*À peine s'était-elle aperçue de son erreur, qu'une voix résonna dans la pièce du fond : « Enfin ! Je vous attendais ».*

La porte s'ouvrit dans un bruit sourd, laissant apparaître un fragment d'appartement mal éclairé. L'entretien de l'endroit laissait à désirer. Talia allait se confondre en excuse, refermer la porte et rebrousser chemin lorsque la voix masculine retentit à nouveau :

- Allons Mademoiselle Talia, rentrez-donc mon petit, je ne vais pas vous manger.

Comment connaissait-il son nom ? Elle n'avait pourtant jamais mis les pieds à cet étage, et encore moins dans cet appartement. Timidement, elle entra, avançant à tâtons dans ce qui semblait être un petit sas menant à la pièce de vie. Une faible odeur de renfermé et de café oublié traînait dans l'air. Talia arriva enfin dans ce qui ressemblait le plus à un salon. Une vieille télé poussiéreuse traînait dans un coin, et semblait ne pas avoir été allumée depuis des lustres. Des cadres-photos dont le temps avait effacé les visages étaient suspendu de part et d'autre de la pièce. Un gouvernail était exposé fièrement sur le mur éclairé par la petite fenêtre, vieux trophée décoré de petites mouettes à l'encre de chine. Ses yeux se posèrent enfin sur le vieil homme, assis dans un grand fauteuil marron glacé. Alors qu'il semblait la reconnaître au premier coup d'œil quand elle s'arrêta devant lui, elle était pourtant sûre de ne l'avoir jamais rencontré. Il ressemblait un peu à un marin échoué dans son salon. Une méduse grise de cheveux, emmêlée avec sa barbe imposante, lui cachait une grande partie. Sa couverture arrondie laissait deviner un ventre assez corpulent, contrastant cependant avec les creux qui se formaient au niveau de ses joues. Sa peau était d'une pâleur préoccupante. Elle remarqua les différentes machines qui étaient reliées au corps de l'homme, le maintenant peut-être en vie. Il semblait avoir des difficultés à respirer. Les différents bips sonores des machines comblaient le silence qui s'était installé entre les deux inconnus. La seule chose qui persuadait Talia que le vieil homme était en vie, c'était ses yeux. Ils portaient la vie, une lueur saillante qui vous transperçait et détonnait avec le spectacle qu'offrait ce corps harnaché par la médecine. La jeune infirmière se demanda si c'était vraiment ce bout d'homme qui l'avait

interpellé : n'était-il pas trop faible pour parler ? Ce dernier lui infirma cette pensée, en poursuivant :

- Bienvenue ma chère Talia, vous m'excuserez pour le bazar de mon humble logement, mais vous comprendrez que le ménage n'est pas mon fort, avec mon corps tout disloqué et attaché. Si vous le désirez, vous trouverez peut-être des gâteaux dans un tiroir du meuble situé à votre droite. Mais prenez garde à la date de péremption, je n'ai plus vraiment la notion du temps ici, ils sont peut-être dépassés.

Talia jeta un rapide coup d'œil à l'étagère noire à ses côtés, puis reporta son attention sur l'inconnu. Ce dernier poursuivit :

- Vous savez, je ne vous en voudrais pas si vous veniez à me parler, je n'en m'en sentirais pas trop offensé. Susurra-t-il, une lueur de malice et de rire dans le regard.

Talia rougit de son impolitesse et parla pour la première fois :

- Je suis désolée, je ne voulais pas vous déranger Monsieur ... ?
- Georges. Répondit-il
- Je suis vraiment désolée de vous avoir déranger Monsieur Georges, j'étais attendue dans l'appartement au-dessus du vôtre, mais je ne sais vraiment par quelle mégarde j'ai atterri devant chez vous. Je vous prie de m'excuser, je pense que je ferais mieux de partir ...

Talia fut interrompu par le rire peu dissimulé du vieil homme. Elle leva un sourcil inquisiteur.

- Pardonnez-moi, mais est-ce que j'ai dit quelque chose de mal ?
- Georges, c'est mon prénom. Vous pouvez m'appeler Georges, tout simplement. Et ne vous en allez pas, s'il vous plaît, cela fait si longtemps que je vous attends.
- Que vous m'attendez ?
- Oui.
- Moi ?
- Oui.

Talia était de plus en plus perdue. Elle était sûre de ne pas connaître ce Georges. Au vu de sa condition, il y avait peu de chances que ce vieil homme ait vu la couleur du jour depuis longtemps. Et elle était convaincu qu'elle n'avait jamais mis les pieds ici. D'ailleurs, que faisait-elle encore là ? Madame Agathe, du 5<sup>ème</sup> étage, attendait son traitement hebdomadaire

pour ses allergies au pollen. Ces dernières tendaient à s'empirer avec le printemps qui pointait le bout de son nez.

Georges observait ce tourbillon de questions qui monopolisait les pensées de Talia, s'amusant un peu du spectacle qui se jouait sous ses yeux. Ça faisait si longtemps que personne n'avait franchi le seuil de cet appartement. Enfin, du moins personne en dehors de cette vieille sorcière d'assistante de vie qu'on lui avait flanqué coller aux pantoufles.

- Marie. Continua le vieil homme.
- Marie ? Quoi Marie ?
- Vous vous souvenez d'elle ?

Talia farfouilla dans les méandres de sa mémoire, à la recherche d'une dénommée Marie.

- Marie ... Marie. La seule Marie que je connais ... que je connaissais. Se rectifia-t-elle, avec une note de peine dans la voix. C'était Madame Ahyola. Elle habitait justement dans votre immeuble. C'est d'elle dont vous parlez ?
- Elle-même.
- Oui, bien sûre que je me souviens d'elle. Nous passions des heures à papoter toutes les deux dans la cour de l'immeuble, assises sur le banc en dessous du mimosa. Elle avait toujours ce grand châle doré qui faisait ressortir ses beaux yeux bleus et qui rappelait les petits bourgeons qui fleurissaient derrière nous. Elle arborait aussi toujours sur elle sa petite broche en forme de mouette, que son mari lui avait offert après leur première traversée en mer. Nous rigolions beaucoup lorsqu'elle me partageait des anecdotes de sa vie. Mais elle a également été énormément là pour moi quand ça n'allait pas trop dans ma vie. J'ai été très affectée par son décès au printemps dernier, elle me manque souvent ...

Une voile de tristesse se déposa sur les yeux de Talia. Dire qu'elle a été triste du départ de Marie serait un euphémisme : la nouvelle l'avait anéanti. La vieille dame avait été un vrai pilier pour elle, un véritable repère pour la jeune femme. Elle avait mis du temps à s'en remettre, appréhendant grandement le retour d'un printemps qui lui rappellerait les effluves du parfum de son amie. Ses dernières insomnies pouvaient d'ailleurs en témoigner. Talia prit quelques instants pour se remettre de ses émotions, sous le regard attendrie et brillant de Georges.

- À moi aussi, elle me manque beaucoup. Avoua le vieil homme. Il n'y a pas une seule journée qui passe sans que je ne pense à ma belle Hélène.

À l'énonciation de ce surnom, le souffle de l'infirmière se coupa.

- Attendez... Ne me dites pas que vous êtes ...

Les pièces du puzzle se mirent enfin en place dans la tête de Talia. L'immeuble. Marie. Son mari hospitalisé à domicile après un tragique accident en mer. La réalité frappa la femme de plein fouet. Mais comment n'avait-elle pas compris plus tôt ? Cet homme, c'était Georges, l'époux de Marie. Le premier et dernier homme qu'elle eut aimé dans sa vie. Georges, le vaillant marin dont Marie contait mille récits, et qui avait traversé la moitié du monde pour vivre aux côtés de sa dulciné. Son « Ulysse » comme elle aimait si bien l'appeler. Georges, ce vieux loup de mer, battu par l'océan, et amarré dans son appartement depuis plusieurs années maintenant.

- Vous êtes Georges. Le Georges de Marie.
- En chair et en os. Enfin, du moins, ce qu'il en reste.

Le vieil homme tenta une pointe d'humour, qui ne cachait malheureusement pas sa triste condition. Marie avait expliqué à Talia ce qu'il s'était passé le jour de l'accident, la tempête survenue de nulle part, les vagues immenses qui ont déferlé sur le pauvre petit bateau et son équipage. Elle lui avait aussi parlé des souffrances à répétitions de Georges, et de sa lente descente aux enfers. D'un homme robuste, marin aventurier et voyageur intrépide, il n'était devenu que l'ombre de lui-même, un navire errant, ancré à des machines qui le maintenaient en vie. Son phare à lui, c'était Marie, la seule source de lumière qui le guidait dans ces flots de médicaments et l'empêcher de chavirer. Mais cela allait bientôt faire un an que sa belle avait levé l'ancre, et que Georges fixait désespérément l'horizon, en espérant qu'elle revienne le chercher.

Talia portait un regard nouveau sur cet homme dont Marie lui avait contait monts et merveilles. Mais le vaillant guerrier qu'elle lui avait décrit semblait avoir baissé les armes à présent. Étrangement, elle était tout de même contente d'enfin le rencontrer, et de mettre un visage sur le héros de son ancienne compagne de banc.

- Vous savez où ils l'ont amené ? Demanda Georges.
- Qui ? Marie ?
- Oui.

- Elle a été enterrée au cimetière des Hortensias, en bas de la 7<sup>ème</sup> avenue. Vous... Vous ne le saviez pas ?

Georges désigna du menton la multitude de câbles qui le retenaient prisonnier.

- Avec tout ce foutu attirail, je n'ai même pas pu assister à sa cérémonie d'adieu.

Son visage se fermait tandis qu'il poursuivait son récit. Il semblait vouloir se libérer d'un poids qu'il avait porté depuis maintenant trop longtemps. Un film de souvenirs commença à se dessiner devant ses yeux, et il entreprit d'en décrire le contenu à la jeune femme.

- Je... Je me souviens de ce jour comme si c'était hier. Elle était en train de préparer le café, avant que ne commence notre émission préférée du mercredi. C'était une sorte de reportage sur les grandes expéditions de l'océan. À travers lui, on se remémorait nos bons vieux souvenirs sur mon voilier, on revivait un peu à travers ces images qu'on avait traversées dans le passé. J'étais en train de l'appeler pour lui dire que l'émission commençait lorsque j'ai entendu un bruit sourd. Je l'ai vu. Son corps frêle s'effondrer à l'entrée du salon. Le café se renversa sur le tapis. Ces images hantent mes cauchemars depuis des mois. Elle ne bougeait plus. J'ai appelé à l'aide mais personne ne répondait. Je hurlais, je tapais, mais rien. Je ne pouvais même pas bouger.

Le vieil homme réprima un hoquet de douleur. Sa vue se brouillait, et il ferma les yeux, essayant de chasser ces larmes qui lui montaient. Il n'avait encore jamais raconté ce jour-là à personne. Toute sa vie, on lui avait dit que parler pouvait guérir les blessures. Mais il avait simplement l'impression d'avoir pris un pied de biche et d'être en train de rouvrir des blessures qu'il voulait faire disparaître. Mais il fallait qu'il continue. Il fallait que quelqu'un sache.

- Quand on a enfin entendu mes cris, les secours ont été prévus, et ils ont débarqués quelques temps plus tard. Je n'avais plus d'espoir. La pièce était froide, Talia. Sa chaleur s'en était allée. Ils m'ont confirmé qu'elle avait déjà pris le large. J'ai senti quelque chose en moi se briser. J'ai voulu savoir ce qu'il s'est passé mais ils ne m'ont pas écouté. Ils ... Ils ... Ils ont pris ma femme, ils ne m'ont pas laissé lui dire au revoir. Ils ont ramassé son corps comme si c'était une vieille chaussette et ils l'ont emmené loin de moi.

Les larmes roulaient à présent sur les joues creusées de Georges, son souffle saccadait par des râles de tristesse profonde. Talia sentait que les siennes n'étaient plus très loin. Cette histoire

lui déchirait le cœur. Elle ne pouvait même pas imaginer ce que Georges avait dû traverser pendant, et depuis cet événement.

- Georges, je... je suis tellement désolée.

Sa voix se brisa sur le dernier mot. Elle ne pouvait pas pleurer, elle ne devait pas flancher.

- C'est pas de votre faute mon petit, c'est pas de votre faute.

Talia tenta de faire dévier la conversation, d'arracher Georges à ses vieux démons du passé qui dansaient devant ses yeux.

- Vous aviez dit que vous m'attendiez, pourquoi ? le questionna-t-elle.
- Parce que vous êtes ma dernière bouée de sauvetage. J'ai besoin de vous, Talia.
- Vous avez besoin de moi ? Pourquoi ?
- J'ai décidé qu'il était temps. Non, en fait, ça fait des mois que je vous attends. Je savais qu'un jour vous viendriez me chercher. Des mois que je sais qu'il est temps de rejoindre la mer. Je suis prêt. Emmenez-moi la voir.

Talia ne comprenait pas. Il lui semblait que Georges délirait. Il n'avait pourtant jamais été aussi lucide qu'en cet instant-là.

- Vous voulez aller voir la mer ? Ou bien le lieu où repose Marie ?
- Je... Je veux la voir une dernière fois.
- Mais de qui, Georges ? De qui vous parlez ? Où voulez-vous aller ?
- Je veux ... j'en peux plus. J'ai essayé, mais je n'y arrive plus là.

Les paroles de Georges se perdaient dans ses sanglots. Talia eu un pincement au cœur face à ce spectacle déchirant. Le marin avait définitivement perdu pied. En même temps, ça se comprenait : il n'avait plus aucun repère, était cloîtré dans ce vieux cagibi qui ne lui rappelait que ce qu'il avait perdu. Même la tâche de café était encore là, sur le tapis.

- Je veux qu'on me laisse partir.
- Qu'on vous laisse partir ?
- Oui.
- C'est-à-dire ? Georges, expliquez-moi.

Le vieil homme reprit son souffle, s'essuya les yeux contre son épaule et les planta dans ceux de Talia. D'une voix qui se voulait sûre et déterminée, il expliqua à la jeune femme son profond dessein :

- Quand ma Marie était encore là, on était tombés sur une émission un peu étrange qui nous avez intrigué. Ils parlaient de ces vieux qui n'en peuvent plus de la vie, qui n'arrivent même plus à être autonome, et qui veulent partir dignement. Vous voyez de quoi je parle ?

Talia hocha la tête, appréhendant grandement les paroles qui allaient suivre.

- Je pense qu'il est temps, Talia. Temps que je prenne le large, moi aussi. Que je mette les voiles. Mais il me manque un moussaillon à mon équipage. Et je sais que vous êtes la parfaite recrue pour cette dernière aventure, votre venue n'est pas anodine.
- Georges ... Ce que vous me demandez-là, c'est beaucoup ... Je ne sais même pas ce que je dois faire, ou ce que ça engage ... Vous êtes sûr de vouloir vous prendre cette voie-là ? Et si vous regrettiez ?
- Talia, regardez-moi. Je suis une épave. La coque apparente d'un bateau qui s'est échoué il y a de ça des lustres. Marie était la seule chose à laquelle je me raccrochais. J'ai réalisé que j'avais passé des années à me battre ; pour elle, à survivre ; pour elle. Mais elle n'est plus là. Je n'en veux plus de cette vie-là, Talia. Je passe mes journées à attendre, à espérer que mon heure arrive, et que je puisse enfin la rejoindre. J'aimerais partir dignement, pour enfin la retrouver.
- Et si ce n'était pas ça votre dernière option ? Et si je vous aidais à trouver un autre logement par exemple, un où vous pourriez voir la mer ? Un changement de décor pour un nouveau départ, qu'est-ce que vous en dites ? Et peut-être que la médecine pourrait encore évoluer, ou que vous n'avez pas consulté les bons spécialistes et qu'on peut trouver d'autres choses à faire ...

Georges secoua la tête, et reprit d'une voix sérieuse mais douce.

- Ma mignonne, ne me sortait pas ce baratin-là, vous ne me ferez pas changer d'avis. Ça fait des années que j'ai mon billet de sortie dans un tiroir de ce cabinet que vous voyez-là. Des années que j'avais prévu mon coup si jamais Marie partait sans moi. Je savais que je ne pouvais pas vivre sans elle. Sa signature est en bas du document. Elle savait que si un jour je n'en pouvais plus, de cette vie attachée à des machines, je lui ferais savoir et on ferait le nécessaire. Mais elle n'avait pas imaginé le fait qu'elle puisse partir avant moi. Ce foutu bout de papier ne vaut maintenant plus rien. J'ai besoin que quelqu'un atteste de ma lucidité en signant ce chiffon et m'aide dans les démarches. Je veux m'en aller, Talia.

- Il doit y avoir une autre solution ... Souffla-t-elle.

La jeune femme se sentait totalement perdue. Pourquoi lui demandait-il ça à elle ? En tant qu'infirmière, ce n'était pas contre la déontologie de son métier, d'aider quelqu'un dans son dernier voyage ? Elle reconnaissait que les conditions de vie du vieil homme étaient catastrophiques, voire inhumaines. Mais elle ne pouvait se résigner à le laisser partir. Il était en quelque sorte la dernière chose qui la rattachait à Marie. Maintenant qu'elle l'avait rencontré, elle avait ce sentiment égoïste, cet espoir stupide de l'aider à se raccrocher à la vie. Elle pouvait y arriver. Elle trouverait une solution.

Comme s'il lisait dans ses pensées, Georges ajouta :

- Ce n'est pas ce qu'elle aurait voulu.
- Comment ?
- Marie. Elle n'aurait pas voulu que je croupisse ici, dans ce cagibi. La preuve, vous êtes là. Je vous en supplie Talia. Ne me laissez pas.

La voix du vieillard devint suppliante tant cette requête lui pesait. Il ne fallait pas qu'elle refuse. Qu'elle retourne à sa vie d'avant comme si elle n'était jamais entrée dans cet appartement et qu'elle n'avait jamais entendu son histoire. Il ne fallait pas qu'elle ....

- Je suis désolée Georges, je dois partir.
- Quoi ?
- Je... Je dois y aller. Madame Agathe doit s'inquiéter de ne pas me voir arriver. Je... Je vais réfléchir à votre proposition. Je ne veux pas prendre de décisions hâtives ...
- Talia ...
- Je suis désolée ...

La jeune femme baissa la tête, honteuse. Puis, sans un regard en arrière, elle reprit le chemin qu'elle avait emprunté à l'allée et referma la porte derrière elle. Elle s'arrêta sur le palier, reprit son souffle, et se dirigea vers les escaliers pour se rendre chez sa patiente.

...

*[Ellipse du rendez-vous avec Mme Agathe]*

...

On sentait que le printemps faisait peu à peu son chemin parmi les magnolias de la résidence. Talia respira l'air frais à plein poumons. Ce n'était pas vraiment la journée qu'elle avait

imaginé ce matin en se réveillant. Elle avait l'impression d'avoir vécu mille vies en quelques heures.

Elle allait prendre le chemin de la sortie quand ses yeux se posèrent sur le fameux banc. Ça faisait si longtemps qu'elle ne s'était pas assise là. À quoi bon s'asseoir sur ce banc seule ? Elle aurait tellement aimé que Marie soit là, pour l'aiguiller, la couvrir de ses bons conseils dont elle seule avait le secret. Sans raison apparente, Talia fit demi-tour et se posa sur le vieil ancêtre de bois. Peut-être ce lieu symbolique allait-il lui porter conseil. Elle se souvint de la dernière fois où elle se trouvait là, en compagnie de Marie.

*Talia avait eu une journée difficile ce jour-là, ayant vécu dès le réveil une affreuse dispute avec son compagnon de l'époque. Il lui avait annoncé qu'il voulait partir, qu'il ne l'aimait plus. Elle avait tout fait pour le retenir, en vain. Entre deux sanglots, elle raconta toutes les péripéties de cette histoire à Marie, qui l'écoutait d'une oreille attentive. Quand elle eut fini, la vieille femme lui avait pris les mains, et de but en blanc, droit dans les yeux, lui avait dit :*

- *Il faut que tu le laisses partir.*
- *Quoi ?!*
- *Il faut que tu le laisses s'en aller.*
- *Mais... mais je ne peux pas faire ça.*
- *Pourquoi ?*
- *Et bien parce que je l'aime, pardi !*
- *Et bien c'est justement pour ça que tu dois le laisser partir ma mignonne ! Si les gens veulent partir, qu'ils partent ! S'ils veulent rester, qu'ils restent. On se déchire les mains et le cœur à tenter de les retenir, de les maintenir attachés à nous. On resserre les cordes comme si ça allait les empêcher de s'en aller. Mais quand tu t'es déjà fait à l'idée que ta place n'était plus ici, que fondamentalement il n'y avait plus rien qui te retenait, rien ne te fera rester, même pas le cœur le plus pur et sincère du monde.*
- ...
- *Talia, dans la vie, on ne sait jamais ce qui peut arriver, ce que l'autre peut avoir en tête. Mais quand il te fait savoir ses desseins, à savoir ici partir, tu ne peux pas être égoïste et lui demander de rester. Tu dois respecter ses choix. Il a déjà rompu le lien. C'est fini. C'est comme essayé de ramener un navire sur la côte en tirant sur une corde auquel il n'est plus attaché. Garde tes efforts pour te relever ma fille, mais laisse les gens s'en aller si c'est ce qu'ils désirent.*

*Les pleurs de Talia ont redoublé tant la réalité de ces mots était crue, violente mais indéniablement véridique. La vieille dame avait continué de lui caresser le dos, le temps que la jeune infirmière se calme et reprenne ses esprits.*

Laissez les gens partir quand on les aime ? Talia n'y croyait pas vraiment. Certes, elle avait finalement bien fait de ne pas retenir son ancien compagnon, c'était un imbécile fini. Mais pouvait-on vraiment se résoudre à laisser tout le monde partir ? Et si elle se retrouvait seule ?

Talia leva les yeux vers la façade de l'appartement. Il lui semblait distinguer l'appartement de Georges au niveau du quatrième étage. Qu'allait-elle faire ? Elle n'en avait aucune idée. Elle allait sûrement prendre une bonne nuit de sommeil pour y réfléchir, ressasser tout ce qu'elle avait entendu et mettre tout cela au clair.

Soudain, une forme étrange glissa sur la façade du bâtiment, attirant l'attention de la jeune femme. Elle eut à peine le temps de tourner la tête que l'oiseau qui était passé devant le soleil était déjà hors de sa vue. Elle aurait juré que c'était une mouette. Mais ici, en plein milieu de la ville ? Impossible. Ce devait être un pigeon, rien de plus.

L'oiseau réapparut soudain, et se posa dans la cour, à l'opposé de l'endroit où se tenait Talia. Elle le détailla. Elle en était convaincue maintenant, c'était bien une *mouette*. Cette dernière fixa la jeune femme de son œil jaune mimosa. Puis, sans attendre son reste, reprit son envol, loin du 32 avenue du manoir. Peut-être retournait-elle vers la mer ? Comment avait-elle fait pour se perdre autant ? Ces questions tournaient dans la tête de Talia quand soudain, une brise plus forte que les autres balaya les branches du mimosa. Mille pétales volèrent, entourant la jeune femme d'une sorte de halo de fleurs qui se déposa sur ses épaules. On aurait presque dit un manteau de boutons d'or. Ou un *châle* doré.

Et c'est là qu'elle comprit.

...

Un léger bruit de pas se fit entendre. Serait-ce les médicaments qui lui jouaient encore des tours ? Il n'avait pourtant pas entendu la porte s'ouvrir. Le vieux marin allait se rendormir lorsque Talia apparut dans l'encadrement du salon. Elle avait les yeux d'une personne qui avait pleuré. Elle s'approcha du fauteuil marron, le regard fuyant, sous l'œil inquisiteur de Georges.

Personne ne parlait.

Puis elle leva ses yeux vers lui, et brisa le silence :

- Georges ...
- Oui ?
- Vous auriez un stylo ?